

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO.
LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre
Couti et Noville.

Entered at the Post Office at New Orleans as
Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE
DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.,
QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE
10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE
PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE.
Feuilleton.
- 4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton.
- 5me PAGE.
Faits Divers.
- 6me PAGE.
La mort du Souvenir, nouvelle
inédite.
- Acant l'Emigré, Converse-
tion avec M. Paul Bourgot.
La Dernière Race.
- 7me PAGE.
Poésies.
Mondanités.
Chifons.
L'Indicene, conte par Mme Ja-
liette Adam.

ALARME.

Dans le camp républicain l'a-
larine est grande, parce qu'on y
commence à croire sérieusement
que les trois grands états d'Ohio,
d'Indiana et de New York dor-
ment des majorités aux demo-
crates au scrutin du 3 novembre
prochain.

Déjà les chefs de parti qui dé-
clinent le pouvoir sans interruption
depuis longtemps voit la défaite
arriver menaçante, et pour la con-
jurer ils se préparent à une effort
suprême devant la dernière se-
maine de la campagne.

Le président Roosevelt, dont
on ne peut nier l'excellent juge-
ment en politique, qui est incon-
testablement passé maître dans
cette science, est lui-même très
inquiété, et il ne se plonge pas
de nouveau dans la lutte, son ex-
périence récente ne lui ayant
guère réussi, il lance les mem-
bres de son cabinet à l'assaut des
positions démocratiques.

Le secrétaire d'Etat Root, qui
ne voulait pas prendre part à la
campagne et avait annoncé au
début qu'il consentirait tout au
plus à prononcer un discours
dans son état, l'état de New
York, a cédé, devant le danger,
aux sollicitations du président
Roosevelt, et il prendra la parole
trois ou quatre fois la semaine
prochaine.

Il faut que M. Roosevelt ait
montré la situation du parti ré-
publicain dans quelques-uns des
principaux états de l'Union sous
un aspect bien grave à M. Root,
pour que celui-ci ait consenti à
sortir de sa réserve et à abon-
dancer pendant plusieurs jours la
conduite des importantes affai-
res du département d'état.

C'est évidemment à contre-
voir qu'il va se mettre en cam-
pagne pour tenter de ramener
sous la bannière de son parti
quelques-uns des électeurs qui
passent en plus grand nombre
chaque jour sous le drapeau dé-
mocratique.

Mais les rapports confidentiels
reçus à la Maison Blanche sur la
situation dans les états susdi-
tés...

... à tout, Germaine...
Et lui prenant les mains, les
lui serrant avec violence.
— A tout, comprends-tu ?
Il ne vit pas, dans les témoins,
d'aller les yeux de Germaine.
Elle lui laissait ses mains.
Elle permettrait rarement ces
caresses. Et c'était justement
tantôt cette froideur, tantôt l'ar-
deur contenue qu'elle dévinaient
en elle, c'était ce perpétuel con-
traire, qui les enflérait, leur ca-
létait tout sang-froid et toute
présence d'esprit.
— Au pied de la terrasse, Orlé-
Vitré ne perdait pas un mot de
ce qui se disait. Chacune de ces
paroles faisait résonner l'âme du
vieillard. Et il était si immo-
bile, si bien enseveli dans le noir
des murs et des bruyères et de
la nuit, qu'il avait l'air de
faire partie de cette nuit...
Laurent laissait la main de Ger-
maine.
Il fit quelques pas, s'assura
qu'on n'allait pas le déranger.
Et revenant à la jeune fille:
— Oubliant, dit-il... car il faut
que cet entretien soit décisif...
Comme elle ne répondait pas,
il reprit—et déjà avec empor-
tement:
— Il est impossible que vous
n'ayez pas fait votre choix entre
moi et mon frère...
— Cela est impossible, peut-
être... Cela est vrai, pourtant.
— Vous ne voulez pas vous
prononcer ?
— Je le veux.

particulièrement dans l'Ohio, l'é-
tat natal de M. Taft qui est re-
gardé comme acquis définitive-
ment au parti démocrate, sont si
inquiétants, annonce-t-on de
Washington, que M. Roosevelt a
jugé que l'intervention du secré-
taire d'état Root n'était pas suf-
fisante pour faire face au danger
et l'écartier si c'était possible, et
qu'il a requis les autres mem-
bres du cabinet de se mettre
également en campagne.
Ces-ci, évidemment pour ne
pas être désagréable au pré-
sident Roosevelt, ont accepté de
prendre part à la campagne. et
c'est ainsi que nous verrons dans
quelques jours MM. Meyer,
Wright, Bonaparte, Garfield,
Straus, Wilson et Cortelyou pro-
noncer force discours non seule-
ment dans l'Ohio, l'Indiana et le
New York, les états les plus im-
portants, mais aussi dans le
Massachusetts, le Maryland et la
Virginie de l'Ouest, où, parait-il,
les affaires se gâtent pour les ré-
publicains.

Dans l'état de New York c'est
le vote ouvrier qui inquiète les
chefs du parti de Taft. Ils sen-
tent que ce vote leur échappe, et
ils vont redoubler d'efforts pour
le rattraper. tout au moins en par-
tie. M. Bonaparte et d'autres
membres du cabinet se feront en-
tendre très probablement ces
jours-ci dans l'état Empire.
Mais le président Roosevelt et
les autres leaders républicains
en seront pour leurs frais. Ils
ne regagneront pas le terrain
énorme que leur parti a perdu
depuis le commencement de la
campagne, d'autant plus certai-
nement que les leaders démocra-
tiques, M. Bryan en tête, vont
continuer avec une ardeur nou-
velle leur campagne triomphale.

On l'on ne meurt jamais.

Les diverses montagnes d'où
après une cure d'air, on revient
avec des mines plus ou moins
prospères (moins, généralement),
sont bien peu de choses à côté de
ce canton des Montagnes-Ro-
cheuses où l'air était si pur qu'on
n'y mourait jamais.

Quand les gens deviennent
trop vieux pour être bons à rien,
ils vent les emporter quelquefois,
et, hors du cercle magique, ils
étaient perdus.

Il y a quelques années, plu-
sieurs philanthropes fondèrent
en cet endroit un musée où
les personnes qui devenaient trop
vieilles pour être utiles étaient
mises dans des sacs étiquetés,
enregistrés et accrochés au mur. Si,
par la suite, leurs amis venaient
causer avec elles, pour cinquante
sous on leur décrochait le vil-
lard, on le mettait dans une chau-
dière d'eau tiède, et bientôt, rou-
vrant des yeux clignotants, il était
en état de tenir une conversation
d'une demi-heure: après quoi on
le tirait de l'eau, on l'essuyait et
on le raccrochait à sa place.

On lit à ce sujet cette anecdote,
dans un ouvrage célèbre à son
heure, mais bien oublié:

—« Cela paraît incroyable, dit
Hawley; mais, moi qui vous par-
le, je suis allé un jour à ce musée,
et j'ai demandé s'ils avaient là un
sujet nommé Samuel Hawley.
J'avais un oncle de ce nom qui
était parti, trente années aupara-
vant, pour les Montagnes-Ro-
cheuses, et dont nous n'avions
plus entendu parler. Le commis
ayant examiné son registre, ré-
pondit que Samuel Hawley
était dans le sac No 367, et qu'il
était depuis dix-neuf ans,
je payai la somme d'usage et
je demandai une entrevue. Le
contenu du sac fut mis dans
de l'eau tiède, et bientôt je pus
apprendre à mon vieil oncle qui j'é-
tais. Il parut content de me voir,
quoique je ne fusse qu'un enfant
lorsqu'il avait quitté le pays. Il

demande des nouvelles de mon
père et de ses amis. Sa voix était
très faible, et après une conversa-
tion de vingt minutes, il dit que
l'histoire lui manquait, et que si
j'avais rien de plus à dire, il se-
rait bien aise d'être raccroché. Je
lui demandai s'il ne possédait pas
jadis un grand fusil, et s'il savait
où il était. Il m'informa que ce
fusil était suspendu à une poutre
de la mansarde de mon père, et
tout à fait à ma disposition. Je
le remerciai, et lorsque je lui eus
dit adieu, le gardien du musée
l'emporta et le remit en place.
Si quelqu'un de vous va jamais
de ce côté, messieurs, j'espère
que vous voudriez bien rendre vi-
sité à mon oncle et lui présen-
ter mes compliments. N'oubliez
pas, son numéro est 367.
— Quel est l'ouvrage, célébre ja-
dis, oublié aujourd'hui, où se lit
cette anecdote? — Ne vous fa-
chez pas, c'est... les « Mémoires
de Barnum. »

DIAMANT GEANT.

Le diamant géant « Oullinan »
que les anciennes républiques
sud-africaines ont offert au roi
d'Angleterre a dû être, comme
on sait, coupé en deux morceaux
dont l'un, une fois taillé, sera en-
chéssé dans la couronne et l'autre
dans le sceptre du roi de
Grande-Bretagne.

La taille de ses deux diamants
qui représentent une valeur in-
estimable, a fourni de nombreux
débatistes autour desquels des
membres de la haute aristocra-
tie britannique se livraient, de-
puis quelques temps, une lutte
sacharée. Certains ont offert
jusqu'à vingt fois la valeur du
sacré, à la condition, bien enten-
due, que le déchet fût restitué
comme provenant du « Oullin-
nin I » ou du « Oullinan II ».

Edouard VII ayant eu vent de
ces offres, a en l'idée généreuse
d'en tirer profit pour des œuvres
de bienfaisance anglaises. Il vient
de donner ordre de vendre les
deux pièces — il y a dans le sac
de 250,000 francs — aux plus of-
frants, en traitant directement
avec les amateurs, afin que nul
intermédiaire ne puisse prélever
un centime sur les prix de vente.

Il va sans dire que l'on se dis-
putera à coup de bank-notes
tous ces « petits Oullinans » et les
braves Boers seront les premiers
à se réjeter en apprenant que
leur superbe présence a contribué
à soulager des milliers, tout ce
qui faisait la joie du roi Edouard
VII.

Le chauffeur G. Robertson

**gagne la course Van-
dorbilt**

New York, 24 octobre.—La
course d'automobiles pour l'obten-
tion de la coupe Vanderbilt, cou-
rus ce matin sur la nouvelle piste
du Long Island, avait attiré une
foule considérable malgré les che-
mins détremés par l'abondance
pluie tombée la veille. On estime
à plus de 200,000 le nombre de
personnes qui ont assisté à la
course.

Sur les vingt machines inscri-
tes au départ, deux seulement ont
officiellement terminé la course:
une automobile de marque améri-
caine montée par Geo. Robertson
et une machine italienne, marque
Isola, montée par Herbert Lytle.
Robertson a terminé le parcours
de 258,06 milles en 4 heures et 48
secondes; Lytle en 4:02, 36 2/5
heures.

La piste était en très mauvais
état par suite de la pluie tombée
la nuit dernière et de bonne heure
ce matin et plusieurs machines
ont subi des accidents plus ou
moins graves.

Il eût été curieux de voir leur
émotion réciproque et
leurs paroles brèves, haquées, ne
s'en ressemblant pas.

— Vous habitez quel-qu'un ?
— Comme c'est difficile à dé-
crire ! Et elle, avec un petit rire
sec.
— Une femme ?
— Vous l'avez jusqu'au fond de
mon cœur...
— Son nom ?
— Voilà que vous devenez in-
discret !...
— Qu'attendez-vous pour me le
dire ?
— L'occasion...
— Et quand elle se présentera ?
— Vous saurez tout.
— Ce sera bientôt ?
— Je l'espère.
Une seconde fois, ils se turent.
Il s'était rapproché d'elle. Ger-
maine le laissait faire.
— Ce que vous me proposez, le
proposerez-vous également à
Michel ?
— Il la faut, pour être loyaux,
entre vous, car j'ai ma loyauté.
— Et n'acceptera pas.
— Ça en savez-vous ?
— C'est un faible... Il ne vous
ressemble guère... Il sera
peur...
— Enfin n'accepte l'épreuve à
laquelle vous voulez nous sou-
mettre ?
— Alors, c'est un hasard que
je me'en remettrais du soin de
choisir, et entre vous...
Elle parut avoir une faiblesse
cordaine et ses dernières paroles



M. VÉRAN DEJEU
A Paris.

M. Véran Dejeux, le sympathique
et très aimé Consul de France à la
Nouvelle-Orléans, après un voyage
de plaisir de plus de trois mois dans
différentes provinces de sa belle pa-
trie, voyage qui fut pour lui un
moyen certain et des plus intéré-
ssants de récupérer sa santé que-
lques peu ébranlée par un séjour de
près de 5 ans loin de la mère-patrie, s'est
réuni pour le restant de son voyage
dans la « Ville Lumière ». Il ar-
rive au bon moment, et ses goûts
délicats de littérateur et de poète
trouveront toutes les satisfactions
désirables : théâtres, conférences,
réceptions, etc. Mais, bien que la-
cés dans le tourbillon des plaisirs in-
tellectuels et artistiques acceptables
à sa grande intelligence, M. Dejeux
n'oublie pas les devoirs qui lui im-
posent la situation de chef de la Co-
lonie française de la Nouvelle-Orléans,
et c'est avec plaisir que nous pou-
vons annoncer à nos lecteurs que les
premières démarches qu'il a
faites à Paris auprès de son gouver-
nement ont été toutes couronnées
d'un succès mérité et par le deman-
deur et par les bénéficiaires. M. De-
jeux a obtenu que la subvention ac-
corder par la France aux deux écoles
essentiellement françaises de
notre ville, soit portée à au-delà de
quatre mille francs, plus du double
de ce qu'elle était l'année dernière.

D'autres bonnes nouvelles seront
encore annoncées sous peu de
temps, qui montreront à notre po-
pulation française et créole que le
Consul de France mérite hautement
l'affection et le respect que tous
n'ont cessé de lui témoigner. M.
Dejeux nous reviendra bientôt, à la
tête d'une grande partie de ses nombreux
amis. Cette joie ne sera pourtant
pas sans être un peu mêlée de tri-
stesse, puisque M. Dejeux nous re-
vient seul et que son aimable et ge-
néreuse épouse ne l'accompagnera
pas, obligée qu'elle est par les
devoirs qui lui ont été si tendresse-
ment imposés de rester en France
pour y surveiller l'éducation d'un
fils d'autant plus aimé qu'il est uni-
que. Nous nous associons de tout
cœur à la douleur que causera cette
séparation à M. Dejeux, séparation
qui nous privera du bonheur d'ap-
plaudir, comme jadis, aux succès si
mérités de la charmante chanteuse
qu'est Mme Dejeux.

Plaintes contre des laitiers.

Un agent du Bureau de santé de
la ville a déposé hier des plaintes
contre deux laitiers qui avaient re-
fusé de donner des échantillons de
lait qu'ils vendaient: J. Lamalle,
rus Cohn, 8117, et J. Debaut et Fils
qui sont installés dans une île du
bayou St Jean.

**Edition Hebdomadaire de
"Abelle".**

Nous publions régulièrement, le
samedi matin, une édition hebdo-
madaire renfermant toutes les no-
tices, littéraires, politiques et au-
tres, qui ont paru pendant la se-
maine, dans l'« Abelle » quotidien-
ne. Cette édition, complète sous
tous les rapports, est fort utile aux
personnes qui ne peuvent acheter le
journal tous les jours, et qui dési-
rent tenir leurs amis ou correspon-
dants européens au courant des af-
faires de la Louisiane. Nous le ven-
dons sous bande dans nos bureaux à
raison de 15 cts le numéro.

Départ de M. Aloé Fortier.

Nous l'avons dit hier, M. le Prof
Aloé Fortier partira très probabi-
lement pour Cincinnati où il va
inaugurer une Chaire de Litté-
rature comparée à l'Université de cette
ville.

M. Fortier y fera pendant un
mois des conférences, puis se rendra
à New York pour assister, croyons-
nous, à une assemblée de la Fédéra-
tion de l'Alliance Française aux
Etats-Unis et au Canada.

Le prochain conférencier officiel
de la Fédération sera M. Marcel
Poete, Inspecteur des travaux histo-
riques et Conservateur de la Biblio-
thèque de la ville de Paris. L'A-
thénée Louisianais, agréé à la Fé-
dération, invitera M. Poete à faire
à la Nouvelle-Orléans deux conféren-
ces.

Vendredi prochain, l'athénée in-
vitera ses amis et le public à une
fête littéraire et artistique à l'oc-
casion de ce qu'il appelle sa Reentrée;
M. Desbordes, l'éminent professeur
qui remplace M. Drexel au collège
Newcomb, s'y livrera à une inté-
ressante causerie.

Le colonel R. G. Pleasant.

Le colonel R. G. Pleasant a été
choisi récemment comme président
de l'Association des Alumni de l'U-
niversité de la Louisiane, en rem-
placement de M. Lewis S. Graham,
décédé.

Le professeur W. T. Prescott, se-
crétaire, a prévenu le colonel R. G.
Pleasant, qui a envoyé hier une let-
tre dans laquelle il accepte l'hon-
neur qui lui est fait.

Ventes d'immeubles.

Ventes faites par S. Blasin la se-
maine dernière:
Cottage simple et deux terraces
No 2631 Appette coin Galvez, \$900.
Cottage double No 937 et 939 ave-
nue Claiborne entre Dumaine et
St-Philippe, \$3400.
Cottage simple No 915 Robertson
entre Dumaine et St-Philippe,
\$1150.
Deux terrains à Abita Spring,
\$465.

Viande condamnée.

Le Dr E. A. White, inspecteur en
chef du département des aliments
du bureau de santé de la ville, a
condamné hier 25 livres de viande
au restaurant et débit de café de
J. Tapp dans le marché Dryades.
Il a visité d'autres points et a
condamné 15 livres de poisson au mar-
ché de la rue Seconde, 35 livres de
poisson au marché Français, 5 livres
de saucisses au marché Trémé.

Les Machines à Coudre SINGER
se vendent maintenant à meilleur
marché que jamais et aux condi-
tions les plus avantageuses.
1011 RUE DU CANAL.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Saison 1908-1910.
M. George Pollock a reçu hier
une lettre de M. Loyell dans la-
quelle celui-ci lui fait part de l'en-
gagement de plusieurs artistes,
premiers rôles, pour la saison
prochaine au théâtre de l'Opéra
de notre ville.
M. Loyell, ent'autres choses,
dit qu'il consacrerait ses soins les
meilleurs à la formation de l'ex-
cellente troupe qu'il veut nous
mener, et que dans son répertoire
seront les nouveautés que le pu-
blic parisien goûte le plus. Le
nouvel impresario arrivera à la
Nouvelle-Orléans en janvier pro-
chain.

TULANE.

« The Traitor », une œuvre qui
fait suite au célèbre « Clamant »,
tiendra l'affiche au Tulane pendant
la semaine qui commence ce soir.
Elle n'est pas sombre d'un bout à



Scène dans « PARADISE ALLEY » à l'Orpheum.

ORPHEUM.

Le succès du programme de
vaudeville de cette semaine à
l'Orpheum est incontestable et il
y aura foule aux deux dernières
exécutions aujourd'hui, en mati-
née et le soir.

CRESOENT.

Les fameux comiques Warde
et Vokes et leur troupe de soixan-
te artistes jouent à partir de ce
soir au Crescent une comédie
musical-très amusante qui a pour
titre « The Promoters ». Cette
pièce se prête à des effets de scène
extraordinaires, et il paraît que
les décors et les costumes sont de
très bonne qualité.

ORPHEUM.

Un des principaux numéros du
programme qui sera inauguré ce
soir est une charmante petite
comédie musicale de B. A.
Rolle, « Paradise Alley », que
jouent douze artistes à la tête des-
quels se trouve Marguerite Han-
ney.

Les habitués du théâtre de la
rue St. Charles applaudiront sur-
tout la famille Harvey, dont les
meilleures œuvres du genre.



Scène dans « THE TRAITOR », au Tulane.

— Quel est celui de nous
deux ?...
— Celui qui résistera à l'é-
preuve que je tenterai...
— Parlez plus clairement.
— Celui qui osera, sans réflé-
chir et sans hésiter, à ma vo-
lonté.
— Je vous obéirai.
— Même si je vous demande
une preuve d'amour si grande,
qu'elle exigera de vous le plus
complet des sacrifices ?
— Oui.
— Même si j'ordonne un acte
que vous trouvez injuste ?
— Oui.
— Un acte que vous trouvez
cruel ?
— Oui.
— Un acte pour l'exécution du-
quel il faudra oublier...
— Vous n'avez plus ?
— Oublier que vous êtes un
honnête homme...
— Il y a tel âge que je n'ai
plus nulle estime de moi-même.
— Un acte qui serait un
crime ?...
— Oui... car ce crime vous
enchaînerait pour toujours à moi
... Ce crime ouvre la porte au
crime... le sang attire le sang.
... Voilà ce que je vous rappel-
lerai si vous êtes tentée d'en
perdre le souvenir...
— Alors, c'est dit ?
— C'est dit.
Un silence. Ils étaient trou-
blés, malgré leur cynisme. Tous
les deux, ils étaient très pâles,
mais l'obscurité les empêchait de

voir leur émotion réciproque et
leurs paroles brèves, haquées, ne
s'en ressemblant pas.
— Vous habitez quel-qu'un ?
— Comme c'est difficile à dé-
crire ! Et elle, avec un petit rire
sec.
— Une femme ?
— Vous l'avez jusqu'au fond de
mon cœur...
— Son nom ?
— Voilà que vous devenez in-
discret !...
— Qu'attendez-vous pour me le
dire ?
— L'occasion...
— Et quand elle se présentera ?
— Vous saurez tout.
— Ce sera bientôt ?
— Je l'espère.
Une seconde fois, ils se turent.
Il s'était rapproché d'elle. Ger-
maine le laissait faire.
— Ce que vous me proposez, le
proposerez-vous également à
Michel ?
— Il la faut, pour être loyaux,
entre vous, car j'ai ma loyauté.
— Et n'acceptera pas.
— Ça en savez-vous ?
— C'est un faible... Il ne vous
ressemble guère... Il sera
peur...
— Enfin n'accepte l'épreuve à
laquelle vous voulez nous sou-
mettre ?
— Alors, c'est un hasard que
je me'en remettrais du soin de
choisir, et entre vous...
Elle parut avoir une faiblesse
cordaine et ses dernières paroles

achèverent dans un soupir,
avec tant de brutalité qu'elle
étouffa un cri.
— Germaine, si vous vous jouez
de moi prenez garde... vous
devez savoir maintenant que je
sais pas homme à reculer devant
un crime...
Elle dégagea doucement ses
mains de l'étreinte qui les avait
brûlées.
— J'aime votre force et vos
menaces, dit-elle.
Michel arrivait après d'eux,
les ayant aperçus dans la nuit.
Pour la première fois, les deux
frères échangeaient un regard de
défiance. Mais Germaine, prévo-
yant toute attaque, se hâta de
dire, brusquement, prenant le
jeune homme au dépourvu et
sans lui permettre de répliquer:
— Michel, j'ai demandé ceel à
votre frère: « M'obéirez-vous, si
je vous donne l'ordre de com-
mettre un crime ? » Si je vous
adressais pareille question, que
répondriez-vous ?
Il se mit à trembler, et mar-
mura:
— Un crime !... N'est-il donc
pas d'autre preuve d'amour que
vous puisiez exiger de nous,
Germaine ?
— Alors, vous refuserez ?
— Non, non, demandez moi de
mourir, mais pas plus, pas plus...
Le mais s'appuya davantage ;
dans une caresse significative et
troublante.
Cela voulait dire:
— Ne craignez-vous pas que

vous refusés m'oblige à faire un
choix que réprouve mon cœur ?
Il retira sa main. Il eut ce ou-
rage. Mais des frissons violents
le secouaient:
— Je voudrais... dit-il...
je ne le pourrais pas. Il y a des
gens que l'amour doit rendre
vaillants et forts... Moi, m'a
rendu lâche...
Tout à coup, l'attitude de Ger-
maine changea.
Elle se redressa, embrant sa
taille élégante et d'une souplesse
hardie.
En même temps, elle avait un
rire frais et moqueur.
Ce n'était plus la tête du démon
qui les tenait et qui les torturait,
énigmatique et fatal. C'était une
jeune fille qui, braquement a-
yant fini de jouer son rôle, s'en
amuseait parce qu'elle avait réus-
si.
Interdit, elle la regardait ne
sachant que penser et que dire,
attendant que fut passé cet ac-
cès de gaieté enfantine, libre et
franche.
Et, en effet, comme un enfant
qui s'amuse, elle frappait dans
ses mains.
— Ainsi, vous m'avez cru ?
Vous avez cru que j'allais vous
ordonner de commettre un crime ?
Et, voilà comment vous m'avez
— Germaine ! dirent-ils irri-
tés.
La suite à dimanche prochain.

— Sans hésiter.
— Moi, le oser ! fit Michel, tout
bas... Non, je n'ose.
— Vous ne m'aimez donc pas,
vous, Michel, autant que je le
voudrais ?
— Je ne m'explique pas ce qui
se passe en moi, Germaine. Au
trois fois, avant de connaître Pa-
mour, je n'aurais pas eu peur
d'un crime, à ce qu'il me semble
... Et aujourd'hui que je vous
aime, on dirait que je suis deve-
nu faible et timoré comme un
enfant...
Dans l'ombre, la main de Ger-
maine alla doucement effleurer
sur la terrasse, les doigts du jeu-
ne homme sans que Laurent pû
s'en apercevoir.
Il tressaillit violemment, à ce
contact.
— Non, non, dit-il en se mar-
murant étouffé.
Elle se pencha et sa voix fut
faible comme un souflet, si faible
que Laurent ne put entendre ce
qu'elle avait dit.
Elle avait dit:
— Pourtant, Michel, si c'est
vous que j'aime ? Il faudra donc
que je renonce à vous ?
Il voulut se reculer; lui échap-
per.
— Non, non, demandez moi de
mourir, mais pas plus, pas plus...
Le mais s'appuya davantage ;
dans une caresse significative et
troublante.
Cela voulait dire:
— Ne craignez-vous pas que

vous refusés m'oblige à faire un
choix que réprouve mon cœur ?
Il retira sa main. Il eut ce ou-
rage. Mais des frissons violents
le secouaient:
— Je voudrais... dit-il...
je ne le pourrais pas. Il y a des
gens que l'amour doit rendre
vaillants et forts... Moi, m'a
rendu lâche...
Tout à coup, l'attitude de Ger-
maine changea.
Elle se redressa, embrant sa
taille élégante et d'une souplesse
hardie.
En même temps, elle avait un
rire frais et moqueur.
Ce n'était plus la tête du démon
qui les tenait et qui les torturait,
énigmatique et fatal. C'était une
jeune fille qui, braquement a-
yant fini de jouer son rôle, s'en
amuseait parce qu'elle avait réus-
si.
Interdit, elle la regardait ne
sachant que penser et que dire,
attendant que fut passé cet ac-
cès de gaieté enfantine, libre et
franche.
Et, en effet, comme un enfant
qui s'amuse, elle frappait dans
ses mains.
— Ainsi, vous m'avez cru ?
Vous avez cru que j'allais vous
ordonner de commettre un crime ?
Et, voilà comment vous m'avez
— Germaine ! dirent-ils irri-
tés.
La suite à dimanche prochain.